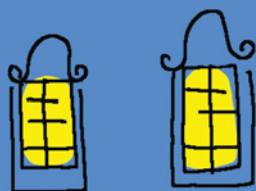


Norma Huidobro

Octobre, un crime



l'école des loisirs

Le livre

Le 22 octobre 1958, Elena, jeune fille de la bonne société de Buenos Aires, sent que la vie de son père et la sienne sont en danger. Elle coud une lettre d'appel au secours dans une robe, et tente de la confier à une amie couturière. Quarante ans plus tard, Inès achète la robe et trouve la lettre, jamais parvenue à sa destinataire. Intriguée, elle fait quelques recherches et découvre qu'Elena se serait suicidée peu après avoir écrit la missive. Inès n'y croit pas et décide de se lancer sur les traces d'Elena en se faisant passer pour une apprentie journaliste. Elle rencontre alors Amparito, ancienne femme de ménage chez Elena. Ensemble elles vont mener l'enquête, car si le terrible destin d'Elena a été scellé il y a quarante ans, les assassins, eux, sont toujours en vie.

L'autrice

Norma Huidobro est née en 1949 à Lanus dans la province de Buenos Aires. Ancienne professeure de Lettres, elle a travaillé dans l'édition et a animé des ateliers d'écriture. Elle a écrit de nombreux romans pour la jeunesse en Argentine et a obtenu le prix de littérature El Barco de Vapor en 2004.

On trouve dans ses aventures policières une dose de suspense, des petits personnages espiègles, une cuisine savoureuse, ingrédients qui ont nourri son succès.

Norma Huidobro

Octobre, un crime

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Myriam Amfreville

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Alejo, Rodrigo et Violeta

1

Ce sont les fleurs de l'arbre de paradis qui m'ont fait penser à la robe. Les fleurs, leur parfum, la nuit, la dispute. Je suis accro au parfum de ces fleurs. Je ne peux ni ne veux l'éviter; la nuit, je reste des heures, penchée à la fenêtre de ma chambre, à respirer l'air dense et doux à la fois qui se dégage des arbres du trottoir en bas de chez moi; j'habite au deuxième étage et la cime débordant de fleurs arrive presque à la hauteur de mon nez. C'est dommage qu'il n'y ait qu'une floraison par an: en octobre, rien qu'en octobre*.

* Cette histoire se déroulant en Argentine, à Buenos Aires, les saisons sont inversées par rapport à l'hémisphère nord. Ainsi, les arbres fleurissent en octobre, c'est-à-dire au printemps. De même, il sera question plus tard dans le roman des grandes vacances d'été à Noël et des fortes chaleurs de janvier. (*Note de la traductrice.*)

Penchée à la fenêtre de ma chambre, je pensais à la soirée déguisée que ma cousine Ayelen allait organiser. Une fête ridicule, avec ma débile de cousine et ses débiles d'amies. Bien sûr, j'ai d'abord dit que je n'irais pas. D'ailleurs, ma cousine m'avait invitée en sachant pertinemment que je refuserais. Je suis sûre qu'elle l'avait fait parce que sa mère – sœur de la mienne – l'y avait obligée. L'antipathique Ayelen ne m'aurait jamais conviée à moins d'être contrainte, forcée et même menacée par ma tante. Ayelen et moi ne nous sommes jamais bien entendues. Mais cette fois ma cousine avait eu l'idée d'organiser une fête déguisée, et moi, j'étais obligée d'y assister, car, il est bien temps de le dire, tout comme sa sœur, ma mère est aussi très attachée au principe sacré de faire son devoir envers la famille. En conclusion, pour éviter un conflit de plus à la maison, et sachant qu'on en avait déjà suffisamment, j'avais fini par accepter.

Cette nuit d'octobre, alors que je respirais le parfum de l'arbre de paradis et que je remâchais ma haine profonde pour ma cousine, je

me suis rappelé une robe que ma mère portait quand j'étais petite, une robe d'été avec un tissu imprimé de petites fleurs bleu ciel et rose pâle, comme celles de l'arbre de paradis. Et, avec le souvenir de cette robe, m'est revenue à l'esprit une boutique, située près de l'école, où l'on vend de vieux vêtements. Souvent, en passant devant, je m'attarde un peu à regarder les habits, dont la majorité date des années soixante-dix, soixante et même des années cinquante. C'est comme ça que j'ai eu l'idée d'aller y dénicher une robe pour la soirée. Eh oui, pourquoi pas ? Je pourrais très bien me déguiser en jeune femme des années soixante par exemple. Bien sûr, j'aurais pu me confectionner un costume avec ce que j'avais à la maison, mais je m'étais mis en tête d'acheter l'une de ces robes, et comme ma mère voulait m'envoyer à cette fête à tout prix, elle ne ferait probablement pas trop d'histoires pour la dépense.

Le jour suivant, en sortant de l'école, je suis allée directement à la boutique. J'ai dû passer deux heures à tout essayer. La propriétaire était

très sympathique et elle savait des tas de choses sur les modes, les époques, les styles, les tissus. À chaque robe que j’essayais, elle me racontait une histoire des plus divertissantes.

Tant et si bien que j’en ai oublié que c’était mon tour de faire le repas, et c’est comme ça qu’une dispute avec mes frères m’attendait à la maison, suivie d’un sermon de ma mère, laquelle m’a téléphoné depuis son travail pour me reprocher mon manque de sérieux, parce que, comme c’était logique et prévisible, mes frères l’avaient déjà appelée pour dénoncer mon absence en cuisine. Enfin bref, rien de bien grave. Pour finir, chacun s’est préparé un sandwich et une nouvelle répartition des jours de cuisine a été instaurée; en d’autres termes, le lendemain, ce serait de nouveau mon tour.

Revenons à la robe. La dame de la boutique avait insisté pour que je prenne une tenue complète des années soixante qui m’allait vraiment très bien, mais qui ne me convainquait pas totalement; la robe était courte et droite, à carreaux, tel un échiquier noir et blanc.

– Style Courrèges, m’avait expliqué la dame. Le dernier cri du milieu des années soixante. Tu devrais la mettre avec ça. (Elle m’a tendu une horrible pochette, de la taille d’un portefeuille, avec une anse minuscule.) Ah, et j’ai aussi les chaussures, a poursuivi la dame en descendant une boîte d’une étagère. Tu vois? On les portait comme ça, avec un talon bas et large à la fois.

Non, la dame avait beau dire qu’elle m’alait «comme un gant» – c’est ce qu’elle a dit: «comme un gant» –, moi je n’étais pas complètement convaincue. J’ai donc continué mes recherches jusqu’à trouver une robe différente, qui m’a rappelé des séries télé très anciennes, où on voit des filles avec des vêtements froncés ou plissés tombant sous le genou, avec des socquettes et des chaussures presque plates.

Je dois dire, sans exagérer, que cette robe m’a fait beaucoup d’effet, même si je ne peux pas bien expliquer pourquoi. Je ne sais pas, j’ai ressenti quelque chose. J’ai deviné que ce que j’avais devant moi était plus qu’une robe. C’est étrange, mais ça s’est passé comme ça. Après

tout, il ne me faudrait pas beaucoup de temps pour comprendre qu'il y avait des motifs réels qui expliquaient ces intuitions.

Je l'ai essayée. Il n'y avait pas de doute, c'était ma taille. Je me suis sentie bizarre mais elle m'a plu ; peut-être à cause de la couleur : j'adore le jaune.

– Elle est en organdi, m'a informée la propriétaire de la boutique. Regarde la quantité de tissu qu'on utilisait avant pour faire une robe.

Elle avait raison. Les fronces au niveau de la taille retombaient en d'innombrables plis qui se détendaient bien au-dessous du genou. J'ai attrapé le pan de la robe de chaque côté, et j'ai levé les bras, parallèles au sol. Il restait encore du tissu, et j'aurais pu les lever plus haut encore. En me regardant dans le miroir, je me suis souvenue d'une photo de ma mère et de ma tante Luisa quand elles étaient petites, bras dessus, bras dessous, et qui soulevaient le bas de leur robe ; des robes qui ressemblaient à celle que j'étais en train d'essayer, avec des manches courtes et bouffantes et des nœuds au niveau de la taille.

– Elle doit être ancienne, ai-je demandé à la vendeuse.

– Elle date des années cinquante, a-t-elle répondu sans hésiter. Mais tu remarqueras qu'elle est en parfait état, dit-elle en soulevant une partie de l'ourlet et me l'approchant des yeux. La femme qui me l'a vendue l'avait apportée dans une housse et elle m'avait assuré qu'elle était restée comme ça pendant de nombreuses années. Dépose-la à la teinturerie et elle sera comme neuve.

Ce soir-là, dès que ma mère est rentrée du travail, je lui ai montré la robe. Elle l'a adorée, mais ça l'a rendue nostalgique. Elle s'est mise à parler de son enfance, des grands-parents, de quand elle et Luisa allaient aux anniversaires de leurs amis et qu'elles prenaient du chocolat, bref elle a commencé à faire des comptes à rebours et les années défilaient comme si de rien n'était, et elle en est arrivée à la conclusion suivante : quand la propriétaire de la robe – je parle de la première puisque maintenant il s'agissait de ma robe – la portait et, en supposant qu'il

s'agissait d'une adolescente d'à peu près mon âge, elle et Luisa devaient avoir respectivement cinq et six ans, c'est-à-dire leur âge sur la photo dont je m'étais souvenue en voyant la robe pour la première fois.

Bref, après cette séquence nostalgie, ma mère est redevenue la femme à l'esprit pratique de toujours : en ajustant la robe contre elle en même temps qu'elle pointait vers le bas son œil expert, elle a déclaré :

– Hum, j'ai l'impression qu'elle est trop longue. Essaie-la, on va voir s'il faut la raccourcir un peu.

J'ai obéi. Ma mère a conclu qu'il y avait cinq centimètres de trop.

– Ça se portait long mais pas à ce point, a-t-elle affirmé. Découds l'ourlet, et après manger je te le fais.

Elle n'a plus rien dit, elle est allée dans la cuisine, a allumé la radio et a commencé à préparer le repas. Moi, j'ai pris la boîte à couture et je me suis enfermée dans ma chambre. J'ai étendu la robe sur le lit et, en faisant très attention, je me

suis mise à couper le fil très fin qui parcourait le très large ourlet. J'en avais décousu presque la moitié quand j'ai découvert la lettre.

Au départ, ce n'était pour moi qu'un bout de papier, une feuille pliée en quatre. Après j'ai compris qu'il s'agissait d'une lettre. Bien sûr, ça m'a surprise. Je pense que personne ne s'attend à trouver quoi que ce soit en défaisant un ourlet. Et j'imagine aussi que quelqu'un qui en coud un n'a pas de raison de glisser un papier ou autre chose dans la doublure du tissu. À moins de... vouloir le cacher. Bref, voilà tout ce qui m'est passé par la tête en découvrant le papier plié en quatre. Et j'étais dans le vrai : personne ne met un papier dans l'ourlet d'une robe à moins d'avoir une bonne raison pour ça.

J'ai déplié la feuille avec la sensation de m'immiscer dans des secrets étrangers. Elle était intégralement remplie d'un côté, à l'encre bleue très claire et d'une écriture très petite et serrée. À en juger par les traînées d'encre délavée et par la couleur jaunie du papier, il était facile de comprendre que ça faisait très longtemps qu'il

se trouvait dans la robe, ou du moins que ça faisait très longtemps que quelqu'un avait écrit dessus.

Voilà la première impression que j'ai eue : le temps, l'âge avancé de ce papier et le mystère...

En sortant la lettre de la robe, j'ai eu l'impression, et je n'exagère pas, de tenir un puits profond entre mes mains ; un puits creusé par les années et par je ne sais quoi.

« 22 octobre 1958 », ai-je lu et j'ai failli tomber à la renverse. La lettre datait de l'époque de la robe.

Le 22 octobre 1958

Chère Malu,

J'ai peur. Mes soupçons étaient fondés. Tout ce que je t'ai raconté dans ma lettre précédente était vrai.

Hier soir, je suis montée sur la petite terrasse de la coupole et je les ai entendus.

Ils ont évoqué le poison, les doses, et ils ont précisé qu'il restait peu de temps.

Je n'entendais pas tout, tu sais combien il est dangereux de s'approcher de la fenêtre. D'ailleurs je crois

que je me suis un peu trop avancée, j'ai failli tomber. J'ai fait un faux pas mais j'ai pu m'agripper au rebord de la fenêtre. Tu n'imagines pas ma peur. Je te promets de ne plus y aller. De toute façon, ça ne sert plus à rien : maintenant, je sais tout.

S'il te plaît, je te demande encore une fois de m'aider. Aujourd'hui même. Je veux qu'il hospitalise papa. J'ai l'espoir qu'il le sauve. Mais il faut qu'il vienne, et vite. S'il te plaît, Malu, je compte sur toi pour m'aider. Ne m'abandonne pas.

Ton amie pour la vie,

Elena

P.-S. : je sais très bien que si mon père meurt, je serai la prochaine victime.

Je suis sortie de ma chambre en courant, la lettre à la main, et je l'ai montrée à ma mère et à Juanjo, mon grand frère qui revenait de la fac. Tous deux s'y sont immédiatement intéressés, et pendant dix ou quinze minutes ils ont émis des hypothèses toutes plus absurdes les unes que les autres, et ils ont fini par arriver à la conclusion

suivante : c'était la propriétaire de la boutique où j'avais acheté la robe qui avait écrit la lettre dans le but malsain de créer une ambiance de mystère, très profitable pour ses affaires. Évidemment, je n'étais pas d'accord, mais un peu plus tard, Javier, mon plus jeune frère, a débarqué, et dans l'unique intention de me contredire il a soutenu la thèse de ma mère et de Juanjo.

Finalement, pour compléter le tableau, mon père est arrivé et, comme je l'avais imaginé, il s'est rangé du côté de la majorité, c'est-à-dire de la partie logique et raisonnable de la famille. C'est ainsi que j'avais l'air de la « cinglée de service dans une série télévisée », pour reprendre l'expression de Juanjo ; d'une personne « très encline aux sensibleries », comme le disait mon père ; « trop fantaisiste » d'après ma mère et « toujours préoccupée par des âneries », textuellement ce qu'a dit Javier. Bref, j'ai rangé la lettre du mieux que j'ai pu dans le tiroir de mon bureau et je me suis juré de commencer une petite enquête qui me permettrait de démontrer que mon père et ma mère aussi bien que mes deux frères se trompaient complètement.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Une soupe de diamants

Un secret à la fenêtre

Le mystère du majordome

Anita mène l'enquête : une lumière très étrange

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche

© 2015, l'école des loisirs, pour la première édition

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

© 2004, Norma Huidobro

Titre de l'édition originale : « Octubre, un crimen »

(Ediciones SM, 2004)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : mars 2015

ISBN 978-2-211-31262-2